

# Ami entends-tu...

## **JOURNAL DE LA RÉSISTANCE BRETONNE**

Organe de l'Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance  
Comités du Morbihan - Côtes d'Armor

Rédaction - Administration - Publicité - 140, Cité Salvador-Allende - 56100 LORIENT

Abonnement : 1 an : 8 Euros - carte de soutien annuelle : 16 Euros

# 119

QUATRIEME TRIMESTRE 2001

## **L'IMPOSSIBLE OUBLI ...**

### **LA DEPORTATION DANS LES CAMPS NAZIS**

*Le Concours National de la Résistance et de la Déportation organisé par le ministère de l'Education Nationale a pour thème en 2002, la "Connaissance de la déportation, production Littéraire et Artistique".*

*Les collèges et lycées préparent ce concours, contribution importante au devoir de mémoire.*

*L'A.N.A.C.R. est partie prenante.*

Les déportés ont connu la plus grande entreprise de déshumanisation et d'extermination de l'histoire. Des millions d'hommes, de femmes, d'enfants sont morts dans l'enfer concentrationnaire.

Le devoir des survivants n'est-il pas de témoigner pour que ceux qui n'ont pas vécu cette tragédie soient avertis, méditent et prennent garde.



La bestialité nazie n'épargne pas les enfants. Mêlés à la foule des déportés, ils sont dirigés sur Auschwitz, Tréblinka, Belzec, Chelmno, Rawensbrück. Par milliers ... ils périront gazés ... brûlés dans les fours crématoires.



# MORBIHAN

## GRAND-CROIX DE LA LEGION D'HONNEUR Robert CHAMBEYRON

Le Monde combattant et celui de la Résistance en particulier sont heureux d'apprendre l'élévation de Robert Chambeyron à la dignité de Grand-Croix dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur. La haute distinction de cet homme exceptionnel est ressentie avec fierté par l'A.N.A.C.R. : il en est le Président National.

Au coeur des années noires, il participa étroitement aux activités de Jean Moulin, créateur et animateur du Conseil National de la Résistance (C.N.R.) dont il fut l'un des secrétaires.

Le comité du Morbihan de l'A.N.A.C.R. et la rédaction d'"Ami-Entends-Tu" lui adressent leurs chaleureuses félicitations.

## CARTES "AMIS" 2002

Le Comité départemental du Morbihan des Amis de la Résistance A.N.A.C.R. communique à ses adhérents :

"Vous venez de recevoir les cartes d'Ami de la Résistance pour l'année 2002.

Conformément aux décisions de la direction nationale et du conseil départemental A.N.A.C.R. en date du 13 Novembre 2002, le montant de la carte est fixé cette année à 20,49 euros.

Soit : Adhésion :	<b>6.00 euros</b>
Journal de la Résistance (France d'abord)	<b>8.39 euros</b>
Journal "Ami-Entends-Tu"	<b>6.10 euros</b>
<b>FACULTATIF</b> : Le timbre de solidarité	<b>2.30 euros</b>

Pour l'année 2002, les règlements doivent impérativement s'effectuer en euros.

Les chèques (libellés au nom de Comité Départemental des Amis de la Résistance A.N.A.C.R.) ainsi que les talons dûment remplis, seront adressés à :

### Comité départemental des Amis de la Résistance

Chez Robert DAVID - 7, rue J.B. BAUDIN - 56600 LANESTER

Bien vouloir vérifier l'exactitude des renseignements figurant sur les talons (Important pour l'expédition des journaux - noms, prénoms, adresses).

Ce comité départemental "Amis" assure la répartition de la cotisation globale (décision du conseil départemental A.N.A.C.R. du 15 juin 1999). (Ne pratiquer aucune retenue).

## SOUTIEN A "AMI-ENTENDS-TU"

### Dons et compléments d'abonnements

Mme Annick Ollier-Brézulier, 100 Frs. ; Mathurin Le Vouédec, Lorient 50 Frs ; Jean Lamour, Creuse 150 Frs ; Marcel Lamour, Guern 100 Frs ; Mylène Le Gaudion, Le Havre 100 Frs ; Alfred Fouillen, Larmor-Plage 120 Frs ; François Le Duigo, Valence 100 Frs ; Roland Mélo, Lanester 200 Frs ; Maurice Daniélo, Caudan 120 Frs ; Jean-Yves Thoraval, Brech 50 Frs ; Raymond Le Fort, Lorient 100 Frs ; **5.000 Frs du Comité du Pays de Lorient.**

Réuni le 1er décembre, cité Allendé, le bureau du Comité du Pays de Lorient a décidé à l'unanimité de verser 5000 Frs à notre revue de la Résistance Bretonne afin de lui permettre de poursuivre sa mission pour la mémoire.

## LANESTER AU FORUM DES ASSOCIATIONS

Le samedi 3 et le dimanche 4 novembre 2001, la ville de LANESTER organisait, comme tous les deux ans, le Forum des associations de la commune.

Le comité local A.N.A.C.R. du pays de Lorient (Lorient Lanester) ainsi que les Amis de la Résistance du même comité, ont participé à cette manifestation.

Dans un large stand mis à la disposition du Comité d'Entente des Anciens Combattants, les Amis de la Résistance présentaient une exposition en hommage aux résistants lanestériens, victimes du nazisme.

(Jean-Louis Prima, Charles Ihuello, Albert et Louis Le Bail, Louis Avry, les 3 frères Le Bouard, Robert Vandorme).

L'A.N.A.C.R. présentait des documents relatifs à la résistance en Morbihan et dans le secteur.

Pendant les deux journées, les camarades de permanence ont répondu aux nombreuses questions des visiteurs et n'ont pas manqué de distribuer le dépliant national des Amis de la Résistance.

Etait également proposé : le programme du CNR.  
Expérience à renouveler.

*Armand GUEGAN - Robert DAVID*

## A.N.A.C.R. PAYS DE LORIENT

Assemblée générale le dimanche 24 mars à 10 heures à Caudan.

Un repas en commun est prévu.

Inscriptions à la permanence A.N.A.C.R. le samedi matin de 10 h à 11 h Cité Allendé à Lorient.

Les cartes 2002 sont à votre disposition.

## AUBERGE DE KERNOURS

Rond-Point - 56700 KERVIGNAC

RESTAURANT - BAR (5 Salles pour groupes)

Cadre agréable et fleuri - Parking privé  
Cuisine traditionnelle

Tél. 02 97 81 26 09 - Fax 02 97 81 11 53

Site INTERNET : <http://www.auberge-de-kernours.com>

SARL JAVOT et Fils

Halles de Merville LORIENT

## "Crêperie des Halles"

SAINTE-GENEVIEVE

56650 INZINZAC-LOCHRIST

Tél. 02 97 36 06 76

# LA RÉSISTANCE A GUISCRIFF

RÉCIT DE JOSEPH CONAN

Un détachement de l'armée allemande est arrivé à Guiscriff vers le 22 juin 1940 ; ils ont commencé par réquisitionner l'école catholique et s'y sont installés ; je les ai vus le dimanche matin ; ils paradaient autour de la place, certains tenant en laisse leurs chiens bergers ... allemands ; bombant le torse comme ... des vainqueurs ; quel choc pour tout le monde ; plus particulièrement pour les vétérans de 14/18, auxquels on avait fait croire qu'ils avaient gagné la "der de der" 22 ans auparavant, pour les familles des 276 "morts pour la France" du monument ; pour nous les jeunes qui avons grandi en écoutant le récit de leur guerre par les anciens combattants ; à Guiscriff personne ne disait les allemands, mais les Boches, en parlant des habitants de la Germanie. Il fallait bien accepter la situation, même avec la rage au coeur. Les habitants de Guiscriff, dans leur quasi-totalité se sont comportés en bons français, dignes. A ma connaissance seuls deux ou trois cultivateurs se sont livrés au marché noir, les autres faisaient quelques échanges, le plus souvent, avec des membres de leur famille qui habitaient des grandes villes, Paris en particulier, un colis de beurre, de lard, portait, en retour parvenaient des clous, des pointes, du carbure pour la lampe, quelques vêtements. Je n'ai pas eu connaissance de cas de dénonciations. Un employé auxiliaire de la mairie était connu pour son zèle envers les occupants et le pouvoir de Vichy ; un jeune homme s'était laissé entraîner au Parti National Breton et a fini dans les rangs de la sinistre milice Perrot ; condamné à mort par contumace, à la Libération, il a été rejugé après sa capture et a écopé de six ans de travaux forcés, de l'indignité nationale, de quinze ans d'interdiction de séjour et à la



*En bas de gauche à droite : Joseph Trouboul, Joseph Conan, Marcel Milliou de Tréguirzit, Joseph Le Hel, réfugié à Querrien, Joseph Sylvestre du Faouët, réfugié à St Maudé, Jean Le Hel, frère de Joseph.*

*En haut de gauche à droite : Raymond Fanic de Mellionec, Arsène Mordelet, Jean Le Naour de Merdy, Jean Boucher, Louis Forlot de Guiscriff, Samuel Le Goff de Tréguirzit, Jean Février de St Maudé, André Sylvestre. Tous faisaient partie de la 2ème Cie du 11ème bataillon F.F.I - F.T.P.*

*Photo prise par Juliette Salaun, épouse de Marcel Milliou au Camp Postal de Rostrenen le 5 Août 1944. Les Américains avaient traversé la ville le 4 dans la soirée.*

confiscation de ses biens présents et à venir. Un autre, habitué à Guiscriff, ancien champion de lutte bretonne, s'était enrôlé dans la Milice ; au mois de juin 44, revenant des campagnes contre les maquisards du Jura et des Alpes, il était arrivé avec sa moto et sa mitrailleuse ; tapant sur celle-ci, il disait "elle en a tué des communistes" ; parlant breton, c'était un homme très dangereux ; heureusement, un groupe de Résistants lui a tendu une embuscade dans la descente de Kerlaz ; tombé de moto, il a été exécuté ; son cadavre enfoui dans un tas de feuilles mortes, en bordure de la voie ferrée. Comme il y avait très peu de radios (T.S.F.) dans les familles Guiscrivites, personne, probablement, n'avait entendu l'appel du 18 juin du Général de Gaulle ; on en a entendu parler, quelques jours après ; avec Marcel Milliou, j'avais formé le projet d'aller à Lorient, chercher un embarquement pour l'Angleterre ; sans connaître qui que ce soit pour nous aider, c'était une idée insensée qui ne pouvait naître que dans des cerveaux de 16 et 18 ans. Au début de Mars 1942 est arrivé l'ordre : tous les jeunes gens, masculins, nés dans les neuf derniers mois de 1920, en 1921 et 1922, devaient se faire recenser à la mairie et une dizaine de jours après, subir une sorte de conseil de révision au Faouët ; les occupants et Vichy signalaient l'opération dite de "la relève" .

Pour une masse de jeunes, en bonne santé, qui portaient, les allemands lâchaient quelques prisonniers de guerre, malades ; personne n'était dupe ; le refus quasi unanime ; sur les trois classes, seuls deux jeunes, deux frères, ont été au Faouët. C'était le premier acte de résistance à Guiscriff, mais il était massif ; la semaine d'après, l'employé de mairie, précité, a refusé de donner les tickets d'alimentation aux mères des récalcitrants ; la carte nationale était devenue obligatoire, à la même époque ; je me suis présenté pour retirer l'imprimé auprès du même personnage, refus, pas recensé, pas connu, le défaut de cette carte a failli me coûter la liberté au cours d'un contrôle de la gendarmerie en Beauce.

L'attitude des occupants se durcissait au fil du temps, particulièrement après leurs défaites de Stalingrad, de Koursk, de Lybie, couvre feu, contrôles fréquents, rafles ; en plus des livraisons obligatoires, les réquisitions se faisaient fréquentes, les cultivateurs étaient tenus d'aller avec leurs attelages et charrettes faire des corvées. En Février 1943, un commando de Scaër est arrivé à Tréguirzit et a enlevé le tiers de la meule de foin de mon père qui n'en avait pas assez pour finir l'hiver. Le ravitaillement était désastreux. A la campagne, il y avait des pommes de terre, ce n'était pas le cas au bourg, particulièrement pour les nombreux réfugiés lorientais.

A partir de 1943, l'espèce de brouet cuit, appelé pain, n'était pas toujours suffisant pour honorer les tickets. Beaucoup de personnes avaient un début de scorbut, les dents se déchaussaient, les gencives devenaient putrides.

Au début de 1943, le mot "Résistance" a commencé à circuler à Guiscriff avec beaucoup de discrétion. Pierre Le Borgne, Vincent Brézulier, réfugiés à Rosquennec, Yves Caillarec, le facteur, Jean Dorval ont commencé à recruter des volontaires pour les F.T.P.F. (Francs Tireurs et Partisans Français) ; en premier lieu il s'agissait d'aider les réfractaires au S.T.O. à échapper aux recherches. Un premier groupe est entré dans la clandestinité dans les environs de Kergoat, Penvern, Kervelaouen en juin 1943, fractionné en petites unités de 2, 3 ou 4, aidés, dans la mesure des possibilités par Le Borgne et Dorval, ces jeunes se déplaçaient tous les deux ou trois jours nourris et hébergés par des cultivateurs auxquels ils donnaient un coup de main. Ils ont été à Le Saint, Langonnet, Plouray, ce

(suite page 2)

groupe a constitué la base de la 3ème Cie du 11ème Bataillon F.F.I. - F.T.P. commandée par le Capitaine Barajiota. Témoignage de François Le May, de la rue de la gare.

Charles Le Bris, évadé du stalag, s'est installé à Mil Jourdu avec Jean Huiban ; ils ont remis le moulin en état. C'était une bonne couverture et un bon moyen d'avoir des contacts sans attirer l'attention. Très rapidement s'est constitué l'état major du 2ème Bataillon F.T.P. du Morbihan, devenu par la suite le 11ème Bataillon F.F.I., en même temps se formait la 2ème Cie

du dit Bataillon. Moi, j'ai signé l'engagement le 10 décembre 1943 et j'ai commencé à recruter à mon tour. La Cie a été vite formée, seulement il n'y avait pas d'armes, on en cherchait. Au mieux on a trouvé quelques vieux pistolets ramenés comme trophées par les anciens de 14/18. Les fusils de chasse avaient été remis à la mairie, fin juin 1940. Il y a eu des tracts à distribuer, un groupe de la Cie a fait dérailler un train de permissionnaires allemands sur la ligne Quimper-Paris. Les dégâts furent importants. (à suivre)

## LANISCAT :

### *Retour des cendres du Commandant Jean Le Tallec*

Une émouvante cérémonie, au cimetière de Rosquelfeu a marqué le retour des cendres du Commandant Jean Le Tallec en présence de sa famille et des délégations d'associations patriotiques avec leurs drapeaux. Ses amis du comité de Guer de l'A.N.A.C.R. étaient nombreux ainsi que des délégués du conseil départemental.

En septembre 1943, Jean Le Tallec était instituteur à Guer Saint-Raoul près de Coëtquidan.

Contacté par Jean Le Mant, dit "Prosper", commissaire aux effectifs F.T.P.F. du Morbihan, avec l'aide de quelques collègues instituteurs et d'officiers de réserve, il formera un groupe de résistants qui deviendront en mai 1944, à la demande du Colonel Morice, la 4ème Compagnie du 9ème bataillon F.F.I., commandé par le chef d'escadron Le Gouvello de la Porte.

Mal armés, mal vêtus, la 4ème, commandée par le Capitaine Jean Le Tallec, a pu organiser de nombreuses liaisons avec d'autres Centres de résistance. Elle a participé à des actions ponctuelles, notamment sur le camp de Coëtquidan, sur les voies ferrées, à St Marcel, à la Gré de Callec, à Maxent, à Comblessac et même à Nantes.

Après le passage en trombe d'un "Combat Command" américain, la 4ème devra régler le sort des quelques 3000 allemands, SS et Mongols stationnés dans son secteur. Elle prendra de force le camp de Coëtquidan occupé et organisé.

En septembre 1944, le 9ème bataillon,

réformé et instruit, fut dirigé sur le front de Lorient.

La 4ème compagnie occupa des postes face à Caudan, aux environs du carrefour du "poteau rouge", tout en participant aux combats de Nostang-Sainte-Hélène.

Par la suite, la 19ème division, essentiellement bretonne, se réformait. Jean Le Tallec rejoindra avec beaucoup de ses hommes le 19ème Dragon que commandera le Colonel Cadol. Cette unité prendra position sur le front de Lorient dans le secteur de la Laïta, face à Guidel, qu'elle libèrera le 10 mai 1945.

Jean se retire de l'armée avec le grade de Commandant et reprend son beau métier d'enseignant jusqu'en 1972.

Notre ami Jules Binard, président du Comité de Guer a évoqué la mémoire de Jean Le Tallec, le maire M. Daniel Kergaravat lui a rendu un solennel hommage.

---

## A.N.A.C.R. QUIBERON

---

Notre ami Henri Raze, porte-drapeau de l'Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance, section de la presqu'île de Quiberon s'est vu décerner, en date du 27 novembre 2001 par le secrétariat d'Etat à la Défense, chargé des anciens combattants, le Titre de Reconnaissance de la Nation pour sa participation à la guerre d'Indochine.

## POCHE DE SAINT-NAZAIRE EN 1944 ET 1945

### *Missions secrètes par le Sergent Roger Le Boulicaut*

Nous poursuivons le récit que nous avait transmis notre ami avant sa disparition.

“Le soir après la soupe, je n’ai plus envie de sortir, d’abord de peur de tomber sur une patrouille, ensuite parce qu’il fait encore plus froid et que je suis très fatigué ! J’ai du faire plus de 35 Km depuis la Vilaine et je n’ai mangé que des biscuits. Je demande donc à rester dormir à la ferme. Me voila donc casé pour quatre jours et tranquille, sans sortir.

Une bouche de plus à nourrir alors que c’est déjà restreint : soupe et légumes, pommes de terre et rutabagas, très peu de pain. Merci encore à ceux qui m’ont hébergé ...

Le jeudi en début d’après-midi, arrive enfin Monsieur Mahé en vélo depuis La Baule qui se trouve à plus de 20 Km. Nous faisons connaissance et il me remet ce que j’ai à ramener à l’état major. Ce n’est pas un “Flytox” mais un gros tube de pharmacie que l’on peut mettre aisément dans sa poche. Nous discutons un moment et il me donne quelques renseignements complémentaires verbaux. Je lui fais part de mon départ le lendemain vers 10 h pour passer la Vilaine comme prévu le vendredi dans la soirée. Je pense qu’il me faut environ 6 heures de marche pour faire mes 30 Km sans me presser. Quel avantage si j’avais eu un vélo !! Et que de fatigue en moins.

Le lendemain 10 h, je suis au bourg de Saint-Joachim. J’ai à peine fait quelques centaines de mètres que je remarque un homme en vélo. Il a une drôle d’allure, vélo un peu rustique comme ceux des allemands. Il doit porter des bottes mais le pantalon les cache alors qu’il fait plutôt un temps à le rentrer. Il y a pas mal de neige car il a du neiger encore depuis lundi. J’ai l’impression d’être épié ; l’homme me double et avant la sortie du bourg il me redouble encore. Il s’était donc arrêté quelque part. Je le revois encore deux fois sur la route vers Camerun et Camer. Ou il m’épie, ou il m’escorte ! Peut-être envoyé par Mahé pour m’escorter et me protéger ? Si c’était un allemand, je pense que j’aurais été interpellé. A midi, je suis à la Chapelle des Marais et j’entre dans un café pour boire un petit coup de blanc et je demande à la dame qui est seule si je pourrais avoir quelque chose à manger. Elle n’a pas grand chose mais elle me sert tout de même une bonne soupe de campagne et deux oeufs sur le plat. Ce n’est pas mal du tout et après une pause d’une heure je reprends la route vers Herbignac. Je n’ai plus revu mon escorte ! Est-ce une idée ou une coïncidence ? Personne sur la route, ni voiture, ni piéton, ni vélo. Il fait un peu moins froid et la neige commence à fondre. Ce n’est pas plus mal pour marcher.

Vers 14h30 je suis à Herbignac aussi désert qu’à l’aller le lundi. Je suis plutôt en avance sur mon horaire mais je ne m’attarde pas. Je ne vois pas un allemand et pourtant il y en a, mais ils doivent être à l’abri. En route pour Férel à 6 Km mais je ne me presse pas, il est inutile d’arriver trop tôt.

Je ne connais pas cette route, je n’y suis jamais passé. Aussi déserte que les autres. Les gens sont à l’abri ! Vers 16 h00 je passe Férel sans encombre et mets le cap sur Camoël. Il me reste environ 5 ou 6 Km pour arriver à mon canot à la Vilaine. C’est certainement la route la plus dangereuse car elle est parallèle à la Vilaine et à moins de 2 Km. Le pays est boisé de pins, dans un layon j’aperçois des ombres près d’un feu, sans doute une roulante (je ne vais pas voir). Je sais que l’artillerie est dans ce secteur. Je ne suis pas très pressé, du moment que j’arrive vers 18 h00 à proximité de mon canot ce sera bon. Je redouble d’attention et avant 18 h00 je suis aux abords de Camoël. Aux premières maisons je bifurque à droite et descends vers mon canot. Là, je fais très attention, les derniers 100 ou 200 mètres sont très dangereux car en cinq jours on aurait pu trouver mon canot et m’attendre. Mon

engin est bien là et avec la pompe à pied il est vite gonflé. En route vers la rive et je n’ai plus qu’à me laisser glisser jusqu’à l’eau car la marée est presque basse. Je suis rapidement de l’autre côté et personne ne m’a interpellé avant que j’arrive à mon poste. Pourtant ils savaient que je revenais ce soir ! Je pense qu’il n’est pas plus de 19 h00 quand j’arrive au P.C. de la compagnie escorté de mon frère tout heureux de me revoir. Il a du s’en faire du souci pour son jeune frère ...

Je viens de passer cinq jours pleins dans les lignes ennemies sans alertes sérieuses et je pense que mon meilleur allié a été le froid car je n’ai pas vu dix allemands sur mon parcours et pas beaucoup plus de civils. J’ai du parcourir environ 70 km en deux jours de marche. J’ai respecté l’horaire que je m’étais fixé et je reviens avec même 2 ou 3 heures d’avance. La sagesse aurait voulu que je passe l’eau par mer haute mais je n’ai pas eu la patience.

Le Commandant Vigouroux est au P.C. de la compagnie avec le Lieutenant Roy et celui-ci veut tout de suite ouvrir le tube de documents et se fait rabrouer par le Commandant. J’ai tout juste le temps de voir qu’il doit sagir des défenses de la Baule, du Croisic et de Saint-Nazaire. Le tout sur du papier calque très fin et si bien plié qu’il n’arrive plus à le remettre en place.

Mission accomplie. Pourtant le lundi matin en déjeunant en face de la ferme, j’ai promis à la fermière de lui ramener avant les fêtes, du café, du sucre et du chocolat. Le dimanche soir suivant, c’est à dire deux jours après mais en uniforme et en arme avec un de mes hommes, Marcel Mahé, en un aller retour de deux heures environ je tiens ma promesse.

### Deuxième mission

Vers la mi janvier 1945 le 41ème R.I. a été relevé sur le front de la Vilaine par le 4ème Régiment de Fusiliers Marins commandé par le commandant Marchand. Le 3ème bataillon commandé par le lieutenant de Vaisseau Soclet a relevé notre bataillon dans le secteur Muzillac-Arzal. Et nous voilà partis pour Coëtquidan avec je crois une halte d’une semaine à Questembert.

Il fait toujours très froid et à Coëtquidan nous sommes dans la neige jusqu’aux chevilles. Mal installés dans les baraques en briques et assez mal chauffés mais à côté de la Vilaine c’est le luxe.

Exercices, tirs, marches, ... etc ...

Après quelques jours de ce régime je suis appelé au P.C. du bataillon pour voir le lieutenant Roy qui m’annonce d’emblée : - Nous avons encore besoin de vous. Les fusiliers marins de Muzillac ont perdu la liaison avec la Poche de Saint-Nazaire et il faut montrer le chemin à un de leurs hommes. J’ai toujours pensé qu’il n’y avait plus eu de liaison de leur part !! Nous devons passer le lendemain soir, je pense le jeudi. L’après-midi nous voilà donc partis pour Vannes avec sa petite Simca 5 personnelle. Il me dépose à Vannes car il a son épouse à Arradon je crois et il s’empresse de la rejoindre. Il me faut encore récupérer des vêtements civils et rendez-vous à Vannes pour le lendemain après-midi, direction Muzillac.

Le jeudi soir direction la Vilaine. L’homme que je dois guider est un second maître à peu près de mon âge. Son surnom est “Lucas” et moi j’ai toujours mon faux papier au nom de Marchand. Encore une bonne escorte jusqu’à la Vilaine. Le Lieutenant de Vaisseau Soclet, quelques autres et un jeune enseigne de vaisseau qui se fait engueuler par le Lieutenant de Vaisseau car il joue avec sa lampe de poche.

En arrivant à l’étrier d’où je suis déjà parti le mois précédent je vois qu’en plus du canot gonflable à deux places, il y a aussi un grand canoë en bois genre canadien. Je ne comprends plus très bien car voilà l’enseigne et le second maître qui s’installent dans le canoë et qui me laissent le canot pneumatique pour moi seul et ils me prennent en remorque. En route pour la rive ennemie ... Il y a bon vent de sud ouest, un fort clapot et il pleut. Vu la vitesse et le vent contre, avant d’arriver de l’autre côté je suis trempé jusqu’à la ceinture par les embruns.

A peine arrivés à la rive ils me larguent la remorque et me voilà à la dérive, heureusement je n’ai pas lâché mes rames et en quelques coups je rétablis la situation et j’accoste. L’enseigne s’énerve et nous quitte ...

(à suivre)

# FORCES NAVALES FRANCAISES LIBRES

## A 18 ans, Roger COZ traverse La Manche sur une "Coque de noix"

F.N.F.L. Qui connaît encore ce sigle désuet ?

C'était la "légende" inscrite sur le ruban de mon bonnet de marin entre 1943 et 1945.

Depuis près de 50 ans, je casse les pieds de mon entourage en racontant les conditions dans lesquelles j'ai rallié les Forces Navales Françaises Libres, la "petite marine à de Gaulle". Je me décide enfin à en écrire le récit pour apporter ma contribution aux "petites histoires" de la guerre 39/45.

Le 24 Août 1943, j'arrive à Patriotic School à Londres. Grand échalas de 18 ans, maigre comme un clou, je dois ressembler à Stan Laurel ayant endossé les vêtements de Oliver Hardy. Mon complet gris est fait pour un gros bonhomme, je suis coiffé d'un chapeau mou, mon faux col glisse et mon noeud papillon pendouille lamentablement. Fait plus grave, les chaussures qu'on m'a donné sont de pointure 39 ou 40 alors que je chausse du 43.

Patriotic School est le centre de tri de transit des personnes étrangères arrivant en Grande Bretagne à titre individuel. Dès mon arrivée, je suis entouré par des français, presque tous des marins bretons. Je raconte mon équipée, ce qui me vaut immédiatement un surnom : Alain Gerbault.

Roger COZ.

### Témoignage du Général de Division René OMNES

Un de mes camarades a rédigé anonymement un récit sur la "parenthèse" de ses vingt ans. J'en garantie l'authenticité. Nous avions ensemble et son fils, devenu officier de marine, navigué sur le même bateau.

Roger Coz devint gendarme puis officier. Je l'ai apprécié professionnellement dans son dernier grade. Discret, loyal, parfois timide, il coule une retraite que j'ose perturber, sur la côte bretonne dont il ne peut justement se passer.

Avec le recul du temps et la nouveauté des choses, on peut mesurer l'audace de ce jeune qui, parce qu'il trouvait que faire de la Résistance intérieure "c'était trop dur", osa affronter, sur une coque de noix, une mer difficile et les patrouilles allemandes qu'il sut déjouer avec l'audace de son adolescence.

Le témoignage est "brut d'origine", simple et émouvant où transparait le patriotisme, non spéculatif, on reconnaît l'âme de la Résistance à l'état naturel.

Général de Division René OMNES.

En effet, c'est tout seul que j'ai traversé la Manche dans sa plus grande largeur.

Les marins chevronnés qui m'accueillent ne sont nullement impressionnés par ce qu'ils considèrent comme une action irréfléchie. Je suis un peu vexé. La petite taille de mon embarcation suscite des doutes sur mon expérience de marin. Ils ont pourtant, eux aussi, pris des risques ... en fait plus grands que les miens.

Que s'est-il passé avant le 24 Août 1943 ?

Fin juin, j'arrive en vacances à Lannilis (25 Km Nord de Brest) chez mes parents. Lycéen à Rennes, j'ai passé mon bac pour la 3ème fois et ne me fais aucune illusion sur le résultat : j'ai trois préoccupations essentielles : la guerre, le football, les filles. Il y a 6 mois que j'ai raté mon entrée dans la Résistance intérieure. Je n'ai rempli que des missions mineures et, malgré tout, je suis obsédé par la peur d'une arrestation. J'ai décidé de rallier l'Angleterre. Mon frère m'y a précédé dès juin 1940. Il n'a pas encore donné de nouvelles substantielles.

Lannilis est à 2 Km de l'eau salée.

Après avoir étudié plusieurs formules, je décide d'utiliser, pour mon évasion, le petit bateau à voile que mon père a offert à ses fils en

1938. C'est un simple canot (dire canoTE) muni d'une misaine.

Je prépare mon expédition dans le plus grand secret. Mes parents ne se doutent de rien. Je ne veux entraîner aucun camarade dans l'aventure.

Mes sorties en mer sont de plus en plus lointaines. Je suis rassuré. Mon courlis, il se comporte bien même dans les mers les plus grosses. Je suis en mesure d'en vider rapidement les paquets de mer importants. Je m'entraîne aussi à ramer pendant des heures quand le vent est absent.

En juillet je suis prêt. Il faut attendre le vent favorable. Pas de chance! Il reste au Nord. Il fait très beau certes, mais devant faire "route plein Nord", je ne peux envisager de "louvoyer". J'attends donc une brise de Nord-Ouest, de l'Ouest ou, à la rigueur, du Sud-Ouest, avec le risque de mauvais temps que cela suppose. Je partirai de nuit avec une attente dans une zone en amont des postes de contrôles allemands. La navigation est en effet strictement réglementée. Le propriétaire d'une embarcation, si petite soit-elle, reçoit une autorisation valable un mois et doit, à chaque sortie et au retour, se faire pointer.

Les sorties de nuit ne sont autorisées qu'exceptionnellement aux seuls professionnels. Je suis inquiet quant aux aléas de mon échappée nocturne. J'ai prévu de me glisser le long de la rive opposée au poste de contrôle, aussi près que possible du bord et compte manoeuvrer à la godille en profitant du courant.

Un incident perturbe mes prévisions. Le Côté "Pierrot" a été volé et les allemands ont décidé de requérir les propriétaires de bateaux qui devront, à tour de rôle, assurer une veille au port de l'Aber-Wrach et répondre des disparitions éventuelles d'embarcations. Je partirai donc de jour. La difficulté sera de transmettre à mon père, l'autorisation de naviguer pour qu'il assure le pointage au retour.

Le 21 Août au matin, le vent est "venu au Sud-Ouest", il faut partir. J'emballer "mes vivres" dans une toile cirée et remplis des bouteilles d'eau. Je file voir mon grand-père qui travaille dans les bois. Il a enterré un trophée : un énorme pavillon nazi, rectangle rouge avec cercle blanc et croix gammée. Le "torchon" pourra m'être utile. Je renonce à installer un caud comme j'avais envisagé dans le but de limiter le remplissage de ma coquille de noix.

Je donne rendez-vous à mon copain Mathieu (16 ans) sur la cale de l'Aber-Wrach, où s'opère le contrôle, sans lui dire la vérité.

Je quitte la maison vers 11 heures avec un "au revoir" banal à mes parents et descends au port. Je hisse la voile et en route pour de nombreuses bordées car le vent vient de face. J'ai le courant pour moi. Mauvais présage pourtant, une risée plus forte que les autres me surprend et le "Courlis" se couche dangereusement. J'arrive à la cale à l'heure du rendez-vous avec Mathieu.

Je lui explique les raisons de ma présence. Il est éberlué. Si le fonctionnaire allemand me pointe, je remettrai l'autorisation à Mathieu. Mon père se chargera de signaler le retour du "canoTE". Mathieu suffoque de plus en plus. Je réussis à faire admettre au G.A.S.T. (garde côte de la wehrmacht) qu'il n'est pas nécessaire de me pointer "sorti". Je me rends seulement sur un îlot proche pour pêcher des vers.

Je m'exprime assez bien en allemand et le G.A.S.T. sont relativement bien intégrés à l'Aber Wrach. Je suis connu. Deux semaines plus tôt, je rentrais de mer au moment où des vedettes de la "Luftwaffe" étaient attaquées par des bombardiers anglais. Deux d'entre elles avaient été coulées et j'avais repêché trois membres des équipages. On m'avait remercié.

En route pour la 2ème partie du programme. Filant de travers, bâbord amure, cap sur le cheval, je croise un camarade de pêche. Il me demande : "tu vas là-bas ?". Je réponds par l'affirmative. "Là-bas" c'est notre base de pêche habituelle. Je me planque derrière l'Île de Stagadon, au milieu des rochers et me couche dans le fond du "Courlis". Je suis à l'abri des vues du guetteur allemand qui veille du haut du phare de l'Île Vierge, le plus haut de France.

La nuit venue, la brise a molli mais elle est encore utilisable. J'"envoie ma toile" et "route Nord". Je n'ai jamais navigué dans l'obscurité. La mer est phosphorescente comme je ne l'ai jamais vue. Je dispose de la boussole de mon père, sous officier d'infanterie. Ce n'est pas l'idéal mais je fais avec.

# COMITÉ DÉPARTEMENTAL 40 Délégués de l'A.N.A.C.R. réunis à Bubry

Le Comité Départemental de l'A.N.A.C.R. qui rassemble les représentants des sections locales, s'est réuni à Bubry, salle Le Pochat le 7 novembre.

Quarante délégués étaient présents.

Le Président Charles Carnac a présenté le bilan de cette année qui s'achève. Soulignant le succès des rassemblements patriotiques, il a insisté sur l'importance du devoir de mémoire.

Pour 2002, outre les cérémonies, des dates à retenir : le Congrès Départemental à Berné le 23 Juin, la Journée de la Femme dans la Résistance en Juillet, ... le 27 Mai date historique de l'année 1943 qui marque la création à Paris du Conseil National de la Résistance, présidé par Jean Moulin.

L'A.N.A.C.R. espère que cette date deviendra une journée nationale de la Résistance (non fériée). Des démarches ont été effectuées dans ce sens mais n'ont pas encore abouties.

Les participants ont appelé à rester vigilants face aux falsifications de l'histoire et aux résurgences du nazisme et du pétainisme.

Certains faits de l'histoire sont évoqués. Des rues portent encore le nom d'Alexis Carel, prix Nobel de Médecine, antisémite qui a sombré dans la collaboration.

Plus récemment, l'association Diwan proposait de baptiser un collège breton finistérien Ropartz Hémon, écrivain breton engagé dans la Gestapo. Les actions de l'A.N.A.C.R. et des associations patriotiques ont fait reculer l'association.

L'importance des comités d'Amis de la Résistance A.N.A.C.R. a été soulignée par Robert David, Président Départemental.

"Ami-Entends-Tu" participe au devoir de mémoire a rappelé le rédacteur Jean Mabic qui demande aux comités de soutenir financièrement la Revue de la Résistance Bretonne.

Le prix de l'abonnement pour 2002 a été fixé à 8 euros.

## LES AMIS DE LA RÉSISTANCE (A.N.A.C.R) DU MORBIHAN

L'Assemblée Générale des Amis de la Résistance (Secteur ouest du département) s'est tenue à Saint Nicolas des Eaux le 27 Octobre 2001.

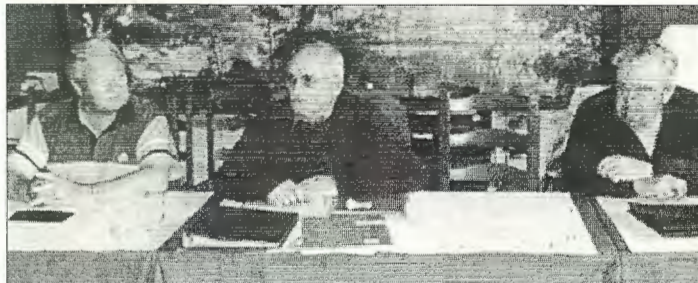
Cette assemblée générale de secteur avait pour objectif principal, le recrutement des Amis de la Résistance dans le département du Morbihan.

Comités présents : Pontivy, Plouay, Bubry, Pluméliau, Lorient.

La présidence était assurée par Roger Le Hyaric, membre du Bureau National de l'A.N.A.C.R. et par Léon Quilleré, Président du Comité A.N.A.C.R. de Pluméliau.

En préambule à la discussion, Robert David, Président Départemental des Amis de la Résistance, développa les thèmes suivants :

- Etre Ami de la Résistance
- Activité du comité départemental (participation aux cérémonies de la mémoire, concours national de la résistance et de la déportation)
- Travailler avec l'A.N.A.C.R.
- Le pluralisme et les Amis de la Résistance
- Le bilan des adhésions de l'année 2001 par comité local
- La bataille du 27 Mai
- La bataille des noms de rue (est citée par Fernand Cargouet de Pontivy)
- Les menaces sur le concours de la Résistance et de la Déportation



*Robert David, Roger Le Hyaric et Léon Quilleré*

- La nécessité d'une structuration nationale des Amis de la Résistance.
- Les amis de la Résistance et les Parlementaires (prises de position pour le 27 Mai)
- Les relations entre les Amis et les Résistants.

### ACTION DE RECRUTEMENT DES "AMIS"

Rappel de la nécessité de recruter (il y va de l'avenir de la Résistance)

Qui recruter ? Comment recruter ? Action des amis, mais surtout des résistants, authentiques témoins de cette période glorieuse et historique, qu'a été la Résistance.

### LA VIE DES COMITES LOCAUX

Le développement des comités existants

Appel à participer à la recherche historique

### ORGANISATION DEPARTEMENTALE DES AMIS

Le Président appelle les adhérents à prendre des responsabilités au sein du bureau départemental.

### LES AMIS DE LA RESISTANCE, L'INFORMATION ET LA COMMUNICATION

Le Président rappelle l'importance des abonnements aux publications de l'association :

- Le Journal de la Résistance (publication nationale)
- "Ami-Entends-Tu" (publication régionale)



- ◆ Soutenez "Ami-Entends-Tu"
- ◆ Informez la rédaction
- ◆ Faites de nouveaux abonnés

# NOS CAMARADES DISPARUS

## ● SAINT-BARTHELEMY LOCMINE :

### Jean HILAIRE

Fidèle adhérent de l'A.N.A.C.R., notre ami Hilaire nous a quitté à l'âge de 79 ans.

Réfractaire du S.T.O., il s'engage dans la Résistance avec des copains de la commune de La Chapelle-Neuve en septembre 1943 au 1er Bataillon F.F.I. du Morbihan.

Ancien des Maquis de la Motte, de Keryvalain, de Botségalo dans cette grande forêt de la région de Colpo, des Bois de Floranges, du Bois de la Touche en Moustoir-Ac.



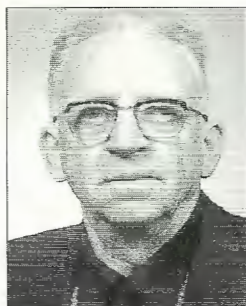
## ● BERNE : Jean SAMEDY

Né le 18 Septembre 1924 à Berné, Jean est décédé le 27 Septembre 2001.

Engagé début 1944 au 1er Bataillon F.T.P.F., incorporé avec le détachement à la 3ème Cie, il était présent à l'accrochage de Kerfur Priziac au parachutage de Kerhusten en Ploerdut à Perquen ; au combat Coëthuan en Pluméliau.

Le 15 Juillet 44, la Cie fut dispersée à Kervenven. Retour à Berné avec le groupe Bichelot, Front de Lorient avec le 10ème Bataillon F.F.I.

Fidèle adhérent à l'A.N.A.C.R., Jean était titulaire de la Croix du Combattant.



## ● PLOUAY : Marc LE BOUEDEC

Marc, né le 20 Juin 1919 à Plouay fut ouvrier mécanicien chez M. Jean Denoël. Il lui succédera en 1955 et exercera son métier de garagiste pendant 30 ans avec une conscience professionnelle reconnue de tous.

Il rentre dans la Résistance le **1er Juin 1944**. Affecté à la 1ère Compagnie du 7ème Bataillon F.F.I. du Morbihan (Ct Muller) sous les ordres du Capitaine André Aunier, il participera aux parachutages de Kérascouet en Inguiniel et de Cléguer, ainsi qu'à l'attaque d'un convoi allemand (se dirigeant vers Lorient) sur la route de Plouay Arzano, au lieu dit Ste Anne du Scorff. Ensuite, il sera sur le Front de Lorient où dans les environs de Keruisseau, le 26/08/44 il sera blessé à la tête par des éclats de balles explosives lors d'un affrontement avec une patrouille allemande.

Soigné par les Américains à Plouay, il rejoindra le Front de Lorient et y restera jusqu'au 1er Décembre 1944.

Il est mort le 8 septembre dernier. Il avait 82 ans.

Il était titulaire de la carte et de la Croix du Combattant et membre de l'A.N.A.C.R. depuis de nombreuses années.



## ● LORIENT :

### Robert MORIN

Résistant déporté, Robert adhérent de l'A.N.A.C.R. depuis sa création, a connu l'enfer des camps de la mort hitlériens. Il a subi la torture et les privations.

Meurtri à jamais dans sa chair à la suite "d'expériences" pratiquées par des "médecins" nazis, Robert ne se plaignait jamais. Présent dans nos cérémonies du souvenir, fidèle au devoir de mémoire, il soutenait généreusement notre revue "Ami-Entends-Tu".

## ● LANESTER :

### Joseph SCOUARNEC

Notre ami, fidèle aux idéaux de la Résistance, est décédé à l'âge de 81 ans.

Résistant, engagé volontaire, il a participé à de nombreuses actions au sein du 10ème Bataillon "Libé Nord" commandant Le Coutaller.

C'est à sa demande que la municipalité d'Hennebont a fait ériger une stèle à Toul Douar, à la mémoire de ses camarades de combat Joseph Chauvé, Louis Chauvé, Louis Le Léonec, Louis Le Du, Eugène Leslé, Joseph Perret morts pour la France en ce lieu.

Joseph Scouarnec était titulaire de la Croix du Combattant.



## ● CAUDAN : Joseph OLIVIERO

Adhérent de l'A.N.A.C.R. depuis sa création, Joseph nous a quitté. En compagnie de son épouse Agnès, il assistait à toutes les cérémonies du souvenir, à toutes nos Assemblées Générales et Congrès.

Le devoir de mémoire était au coeur de son activité. Le livre qu'il a écrit avec le concours de Christian Perron et de Yannick Perron porte témoignage.

"Résistance et Maquis en centre Bretagne" évoque la vie du village de Coët Rivalan en Locmalo de 1880 à nos jours.

La ferme Oliviero était le lieu de rendez-vous des maquisards et toute la famille de Joseph participait sous différentes formes, à la lutte libératrice.

Jean Le Bris, ouvrier de la ferme, faisait partie de la Compagnie F.T.P. "La Marseillaise" (Capitaine Albert, Jean Dinahet).

Le 26 Avril 1944, conduits par des miliciens, les allemands envahissent la ferme. Joseph et son père sont arrêtés et la rafle s'étend.

Jean Le Bris réussira à s'échapper en sautant du camion.

Les 27 patriotes arrêtés subiront tous des matraquages et des tortures. Ils sont transférés de Pontivy au Fort de Penthièvre le 29 Avril.

Beaucoup seront fusillés (la stèle porte les noms de 60 Résistants morts pour la France). Les interrogatoires musclés se poursuivent, le 29 Mai faute de preuves et d'aveux, Joseph et son père sont libérés.

L'action de la Résistance se poursuit, se développe jusqu'à la Libération. La famille Oliviero y aura grandement contribué.



## ● GUER-COETQUIDAN :

### JEAN DUCHENE

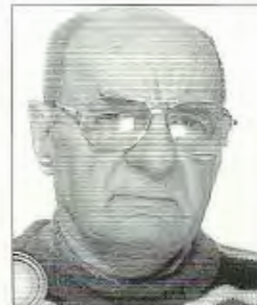
Notre ami nous a quitté à l'âge de 78 ans.

Engagé volontaire dans la Résistance à Pacy-sur-Eure, il participa à de nombreuses actions, sabotages des voies ferrées, des lignes électriques et téléphoniques, etc ... Jean était réfractaire au S.T.O.

Pour échapper à la déportation, il revient en Bretagne et intègre le réseau dirigé par Jean Le Tallec, instituteur à Saint-Raoul (Guer). Il sera de toutes les actions pour la libération du secteur et ensuite le front de Lorient jusqu'à la capitulation sans conditions des forces nazies de la poche.

Fidèle adhérent de l'A.N.A.C.R., il occupait le poste de trésorier du comité de Guer et était un membre actif du Conseil Départemental.

Jean était titulaire de la Croix du Combattant, de la Croix des réfractaires et des engagés volontaires guerre 39/45.



AUX FAMILLES DE NOS CAMARADES DISPARUS NOUS PRÉSENTONS NOS SINCÈRES CONDOLÉANCES



# COTES D'ARMOR

Permanence le Mercredi de 9 h 30 à 11 h 30 - 8, rue François Menez - 22000 Saint-Brieuc - Tél. 02 96 78 26 46

## LA DEPORTATION

### 11 AVRIL 1945 : LA FIN DE BUCHENWALD

Témoignage de Jean LE LEVRIER

Le Concours National de la Résistance et de la Déportation 2002 a pour thème la déportation. **Connaissance de la déportation. "La production littéraire et artistique"**

Le Comité Départemental de l'A.N.A.C.R. apporte sa contribution au devoir de mémoire en publiant des récits de résistants déportés. Jean Le Levrier, Président du Comité de Saint-Brieuc de l'A.N.A.C.R., Chevalier de la Légion d'Honneur, témoigne ... Voici la première partie de son récit sur la Libération du sinistre camp de Buchenwald.

Dans le bloc, depuis ce matin, les gars ont les nerfs à fleur de peau. Ca tonne dur en direction de la plaine.

Quand est-ce qu'on attaque ? ... C'est la question que chacun se pose, tous s'impatientent de plus en plus ... depuis le temps que nous attendons cet instant, une éternité!

Soulagement, un peu avant quinze heures, l'ordre d'attaque est donné, rassemblement, dehors, des groupes de combat, c'est fait en cinq minutes, et direction bureau des statistiques du Travail, j'emboîte le pas au premier groupe qui s'en va et nous arrivons à ce bureau où la distribution des armes venait de commencer.

J'attends mon tour, à la file, quand, surprise, je vois débouler "à fond de cales", le long du bunker, l'ami Frantz (1), il ressemblait à un magasin de grenades ambulante, il en était barriolé : dans son ceinturon, dans ses bottes, deux dans la main droite, une dans la main gauche. Je lui crie : "attends-moi Frantz, je vais avec toi", se retournant il me fait signe que non! ; je me tâte quelques secondes, hésitant, j'ai envie de lui courir après, mais c'est juste mon tour de percevoir une arme. Je l'attrape, c'est un fusil italien, un Beretta à baïonnette pliante ; en même temps je reçois deux poignées de cartouches que je fourre aussitôt dans une poche de ma veste ... Frantz était déjà loin.

Juste après ça, un groupe armé prend le départ, à petites foulées, direction le bas du camp ; ne faisant parti d'aucun groupe, je leur file le train.

Nous prenons la direction du REVIER en nous faulant le long des murs, ce coin là, je le connaissais comme ma poche. Je fais comme les copains du groupe : ils s'arrêtent, je m'arrête - ils avancent, je m'avance, où ils allaient je n'en savais rien et le moment n'était pas choisi pour poser la question.

n'étais pas Je profitais de chaque arrêt pour essayer d'enfourner des "bastos" dans la chambre de tir de mon flingue, mais ce n'était pas la joie, il y en avait de toutes les nationalités, j'ai même trouvé deux balles de mitrailleuse Hotchkiss, finalement, sur le parquet, deux seulement étaient utilisables !

Nous avons dépassé le revier, avançant d'arbre en arbre, en nous camouflant le mieux possible - puis le mirador se dressa devant nous. Je reverrai toujours le S.S., sur son perchoir, il ne nous avait pas aperçus et devait être à cent lieues de penser que l'attaque viendrait de l'intérieur du camp - il regardait vers la plaine, nous tournant le dos.

(1) Frantz Mexmer - Autrichien - infirmier à la salle 8 du "Revier" (infirmier)

Au signal de l'attaque, les premiers du groupe foncent vers les barbelés, munis de pinces coupantes, la seconde partie du groupe quitte l'abri des arbres et couche en joue le S.S. du mirador, je fais de même ; un des attaquants, ce devait être le chef, gueule au S.S. en allemand : "les mains en l'air, sale cochon de chien". Le Fritz se retourne, le fusil dans les mains, reste sidéré quand il voit toutes les pétoires braquées sur lui et jette son arme en levant les mains en vitesse.

Je pense que ça devait lui faire plaisir de passer de l'autre côté de la barrière, comme ça, subitement, lui, un seigneur! ...

Des copains grimèrent au mirador et je vis disparaître de ma vue le S.S. et le fusil mitrailleur.

Je ne sais de quelle façon est descendu le S.S. de là-haut, mais j'entendais un affreux "boucan" dans l'escalier du mirador.

En bas, le chef désigna deux gars pour accompagner "monsieur" à l'intérieur du camp.

Ce n'était pas terminé, le groupe repart en courant sur la droite, à l'extérieur des barbelés ; moi, entre temps, j'avais franchi ces barbelés et restais planté, le museau enfariné, ne sachant trop quoi faire. Puis l'idée

m'est venue de partir à la recherche de Frantz, je devais donc me diriger vers la gauche puisqu'il avait pris la direction des casernes S.S. Tout seul comme un grand, je me dirige vers un petit bois situé derrière le Revier ; j'en étais à quelques dizaines de mètres quand, tout à coup, sort du feuillage un S.S., courant comme s'il avait le diable à ses trousses. Le temps de faire ouf!, un second surgit du même endroit, ce qui me sautait aux yeux, c'est que ces gars-là avaient abandonné armes et uniformes.

Deux cibles rêvées (et comment!), j'épaule et j'ai le doigt sur la gâchette, je vais tirer quand je pense que mes cartouches ne sont peut-être pas celles qui conviennent à mon Beretta, de plus, les deux S.S. cavalient en se dirigeant vers un petit village que l'on voyait plus bas, dans la plaine. Et ce faisant passaient en oblique devant moi.

Si je tirais dessus, il y avait quatre-vingt dix neuf chances sur cent que je les rate, et encore, est-ce que cette vieille pétoire fonctionne ? Et la Bastos ? Est-ce qu'elle ne va pas me pêter au nez ? Je mets quand même un genou à terre pour viser correctement et j'attends, des fois qu'il en sortirait un autre du bois. Deux minutes, personne, alors je me lève pour prendre ma route, j'arrive à la lisière du petit bois, y pénètre, surprise, une tranchée toute fraîche creusée, sur le parapet quatre grenades à manche dont le cabochon venait d'être dévissé ; tiens tiens! Je fais le rapprochement entre ces grenades et les deux oiseaux de tout à l'heure ... les grenades j'ai bien failli me les prendre dans les gencives à quelques minutes près !

Un autre détenu me rejoint et nous continuons d'avancer prudemment dans le bois. Nous faisons une dizaine de mètres et tombons en arrêt sur un superbe fusil Mauser avec ses cartouchières, pleines, s'il vous plaît!

Méfiance, nous regardons plus loin, mais non, le propriétaire était parti, laissant juste sur l'herbe sa veste S.S.

Je me dépêche de me harnacher, boucle le ceinturon sans oublier de ramasser fusil et munitions. Mon Beretta ferait l'affaire d'un copain. Bon avec ça, fini de rigoler, l'arme était chargée, prête à fonctionner. Maintenant, mes petits agneaux, atchung! ... A votre tour, si l'ami Fritz déboule par ici, je ne vais pas lui faire de cadeau comme tout à l'heure, il ne faut pas y compter!

Pendant ce temps, l'environnement commençait à se peupler, plusieurs types venaient vers nous, armés de Panzer Faust, armes anti-char redoutables, c'étaient des copains de camps. Mais rien que de voir comment ils tenaient leurs outils ça me collait le trac.

Puis d'autres se mirent à tripoter les grenades à manche de la tranchée, oh là là! maman! Je sens que le coin devient malsain, il est préférable que je change de secteur avant qu'un de ces trucs explose!

Je retourne au camp, devenu une vraie passoire. Les barbelés écrasés, piétinés, laissaient échapper des torrents de prisonniers.

A l'intérieur une colonne de prisonniers, allemands, cette fois, passaient devant les baraques, l'allure piteuse.

Les mains derrière la nuque, ils n'inspiraient plus la trouille. Heureusement pour leur matricule qu'ils étaient bien encadrés, car la foule grondait autour et les aurait volontiers réduits en bouillie.

Après avoir contemplé le spectacle de cette revanche, je me dirige vers la fameuse cour d'appel.

Arrivé ici, je ne peux m'empêcher de vous raconter cette chose, idiot, qui est restée comme ça dans un recoin de ma mémoire.

A un moment donné, je vois, devant moi, marcher un type d'une maigreur indescriptible. N'ayant plus la force de porter son fusil, il le traînait sur le sol titant la bretelle. Alors en un éclair, je me posais la question : que resterait-il du type s'il tirait un coup de fusil. En même temps, je ne sais pourquoi, je pensais au tas d'os de chien (2) dans la gamelle du Revier! et je n'ai pu m'empêcher de rire! (Faut-il être con quand même!). Puis je passais la porte et me dirigeais machinalement vers la gare. (suite page 8)

# DÉPORTATION

(suite du récit de Jean Le Levrier)

Là, les idées sont restées un peu confuses dans ma tête. Je ne me souviens plus exactement si j'ai vu la colonne blindée américaine avant ou après être allé à la gare.

Quand j'y suis allé des gars ouvraient des wagons de marchandises, je m'approche pour prendre part à l'opération et nous commençons à pratiquer l'autopsie des paquets dont le wagon était bourré.

Depuis des "siècles" nous n'avions rien de tout ça! C'était le Pérou de la cochonnaille, en veux-tu, en voilà!

Ce wagon arrivait du Danemark, un coup de chapeau en passant, les saucissons étaient du tonnerre de Brest!

J'en fourrais quelques-uns sous ma veste et attaquais un autre à pleines dents - puis je m'éloignais de la gare et de ses wagons de boustifaille car si nous étions pris pour des pillards, c'était la mort.

## L'ARRIVÉE DES AMÉRICAINS

C'est entre la gare et le train que je rencontrais les Américains, je me souviens qu'un Messerschmitt est passé en rase motte, mitraillant la colonne blindée.

Mon premier réflexe a été de plonger sous une charrette tout près de moi.

Après, on en rigole, mais sur le coup, cueilli à froid, on a des réactions bizarres. Je me rappelle du vacarme que faisaient les armes automatiques des ricains tirant sur l'avion, et je revois, comme si c'était hier, ce grand mastodonte de yankee, appuyé à son char, le nez en l'air, et qui continuait à mastiquer tranquillement son chewing-gum.

Pour moi, jusque là, c'était la grande vadrouille, je savourais inconsciemment les premières heures de liberté retrouvée : "Dis donc toi, qu'est-ce que tu fabriques ici?". J'allais répondre n'importe quoi, mais il enchaîna : "Viens avec moi, un groupe de Français a pris position pas loin d'ici". Ce gars là devait être un chef de groupe quelconque, donc, exécution. Me voilà enfin rattaché à une section organisée militairement.

Ce chef m'a vite trouvé un job dont je ne suis pas près d'oublier les emmerdements qu'il m'a valu. Il faut que je vous raconte ça.

Nous arrivions à un endroit de la route où était installé un genre de poste de garde. Devant, une barrière, d'ailleurs, il existait encore une guérite pour abriter une sentinelle dont le rôle devait consister à arrêter et contrôler les véhicules. En regardant de plus près, on distinguait un bouton poussoir fixé sur un poteau au ras de la guérite. En appuyant sur le bouton, une loupiotte rouge, fixée sur un rail, qui lui, était fiché dans le bitume, s'allumant : le rail étant en plein milieu de la route. Voyez un peu le boulot de chef que je devais me farcir!

Le gars me dit : "Tu t'installes là, la nuit commence à tomber. Quand tu vois un véhicule américain arriver, tu appuies sur le bouton pour signaler le rail, pigé?". "Bon, pigé, ok", le gars reprend : "tu vois la guérite, on y a installé un téléphone, tu répondras quand il sonnera, c'est relié directement au camp. Autre chose, si tu sens ou vois quelque chose d'anormal, tu téléphones, d'accord?". "Bien, d'accord? C'est tout?". Et voilà le grand chef qui s'en va vers le bois, ben merde! Je me retrouve face avec un téléphone, moi qui n'avait jamais eu à faire avec un engin pareil. Pourtant il faudra bien que je m'en dépatouille.

La nuit venait rapidement et je commençais à faire fonctionner la loupiotte rouge fixée sur le rail, et quand je dis "rail", je ne dis pas de conneries, c'était vraiment un bout de rail de chemin de fer.

Les chauffeurs américains qui appuyaient comme des dingues sur le champignon étaient surpris de voir s'allumer un bidule rouge au milieu de la route, et chaque fois, c'était un freinage à mort accompagné d'une kyrielle de jurons du Texas ou de l'Orégon. De toute façon, je ne comprenais rien.

Maintenant il faisait vraiment nuit. Tout à coup un camion, un GMC, surgit, et sans avoir le temps de freiner, s'empale sur le rail. Bang, en plein dessus!

Moins deux, je recevais sur la tête un jerrican de fuel.

Je n'ai rien compris à la bordée de jurons, dommage, j'aurai pu enrichir mon répertoire.

Le pare choc en V et la calandre étaient enfoncés.

Le chauffeur recula son camion pour repartir sur le côté de la route. Inutile de préciser qu'après ce coup de bouton le rail ne se dressait plus de la même façon! Heureusement derrière arrivaient les chars Sherman, qui couchèrent cette saloperie de rail comme une limace, sauf que l'extrémité relevait son museau, si bien qu'après, quand les camions passaient là-dessus, je les entendais poursuivre leur route

pendant que l'air s'échappait de leurs pneus, pchit, pchit.

Cependant le GMC avait fait un tel raffut que quelques gars rappiquèrent à ma guérite, se demandant ce qui se passait dans mon coin.

Ce maudit rail tenait toujours bon à sa base, on se met donc à plusieurs à le gigoter et à force d'insister, il finit par casser, mais il restait toujours un pic de métal sans pitié pour les pneus et qu'il nous fallait aplatis.

Le temps que les gars dénichent une masse, plusieurs camions qui passaient en souffrirent. Enfin, les gars revinrent et à grands coups d'une masse récupérée je ne sais où, aplatirent complètement le bout du rail. Ouf! Au moins de ce côté là j'étais tranquille. Restait cette cochonnerie de téléphone.

Une fois, il se mit à sonner, selon la consigne, je décroche le bazar et j'écoute la voix d'outre fil. Je n'ai rien compris, c'était pas un téléphone, mais une cabane de marchand de frites! A tout hasard, je réponds : "ici, rien à signaler", et j'ai raccroché.

La guérite étant postée au ras de la route, chaque fois que les chars passaient, j'avais peur qu'ils écrasent le bout de mes godillots que j'avais eu tant de mal à dégoutter. Des chars, toujours des chars et ça passait ...

Les voyant rouler comme ça, je me demandais comment ils pouvaient suivre une route sans aller dans le décor, avec une nuit noire comme de l'encre. Et ce n'était pas la petite lumière blanche qu'ils avaient à l'arrière qui leur permettait de voir devant eux.

Je regardais toujours le défilé de ces monstres d'acier aux odeurs d'huile de surchauffé quand la colonne stoppa.

Je ne bougeais pas, l'arme à la bretelle, quand je vois la tourelle du char le plus proche se soulever et s'ouvrir. En sort un tankiste qui vient vers moi, mitraillette au poing. Je ne sais ce qu'il racontait mais je commençais à avoir les chocottes, je lui crie : "French, I am French". Alors il sort une lampe électrique de sa poche et me colle le faisceau en pleine figure, puis m'éclaire de la tête aux pieds, en se demandant ce que devait être ce soldat de l'armée Bourbaki. Eteignant la lumière, il retourne à l'intérieur du char pour réapparaître avec un autre soldat. Une minute plus tard, le nouveau venu demande, en français, ce que je fabriquais à cet endroit et dans cette tenue. Je lui explique qu'ici, tout près, se trouve un camp de concentration et tout et tout.

Il traduisait pour son copain au fur et à mesure que je parlais, puis je demande au ricain où il a appris le français, car il le parle très bien, toutefois avec un drôle d'accent. Il me répond qu'il est d'origine italienne et qu'il avait vécu en France pendant dix ans.

Tout à coup, subitement, je ne sais ce qui s'est passé dans la tête de son collègue, mais il expédie un furieux coup de pied dans la guérite qui va faire une cabriole dans le fossé en contre bas de la route. Bon, comme cela, mon boulot était terminé : plus de rail, plus de guérite, plus de téléphone.

L'Italo-Américain tankiste me demande : "As-tu faim?". Bien sûr que j'avais faim (quoique, avec les saucissons). Il me dit de l'attendre cinq minutes, le temps de chercher de quoi manger, et il disparaît à l'intérieur de son char. Il en émerge, portant une caisse assez volumineuse qu'il me passe dans les bras. Tellement elle était lourde, j'ai failli piquer du nez par terre. Je la pose en les remerciant tous les deux. Bonne chance les gars! et que ce coup ci la guerre était gagnée, que ce n'était qu'une question de jours.

Ils remontèrent dans leurs chars en me faisant de grands signes d'adieu.

Je suis resté un moment sur place, regardant les Sherman toujours arrêtés, puis j'ai entrepris de transbahuter ma caisse de bouffe à l'abri, dans la forêt.

La tirant, la poussant, je finis par trouver un coin bien pépère, sous un sapin, à une dizaine de mètres de la route. Et je me disais qu'ils n'avaient qu'à se démerder tout seuls avec leurs gros tas de ferraille qui sentait la poudre. Je trouvais que j'avais déjà eu de la chance de ne pas me faire tuer avec leurs conneries.

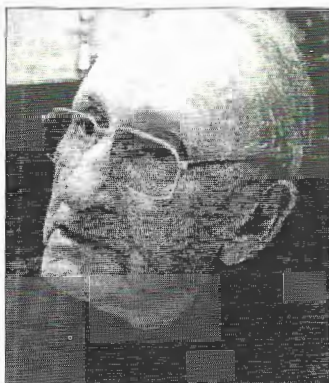
Maintenant bien à l'abri, je me suis déballé mon pique-nique, made in U.S.A.

J'ai déballé une douzaine de boîtes de conserve au moins. Des grandes, des moyennes, des petites. Dans un deuxième temps, j'ai entrepris de les ouvrir les unes après les autres, chacune d'elle étant une mine d'inconnu et de trésors insoupçonnables. Le plus difficile a été de trouver la combine pour les ouvrir. Sous mon sapin, dans la nuit noire, ce n'était pas de la tarte aux cerises, heureusement à cette époque, j'avais une très bonne vue. C'est formidable ce que j'ai trouvé là-dedans : des cigarettes blondes, des biscuits, des capotes anglaises et j'en passe, c'était vraiment marrant.

Je n'ai pas un souvenir particulier du restant de la nuit, j'ai dû m'endormir, réveillé peu de temps par des coups de feu isolés et des sommations de sentinelle.

Jean Le Levrier.

## LA DÉPORTATION



Résistant, le cheminot briochin Roger Postollec a été arrêté le 8 Août 1943 puis déporté le 27 Avril 1944. Très diminué physiquement, il est rentré à Saint-Brieuc le 23 Avril 1945 : "Je suis tombé trois fois sur le derrière entre la gare et ma maison, rue Jules Ferry, où j'ai retrouvé ma femme".

# Roger POSTOLLEC

## CHEMINOT BRIOCHIN - 93 ANS

Roger Postollec, fidèle adhérent de l'A.N.A.C.R. depuis sa création, cheminot briochin âgé aujourd'hui de 93 ans, a pris un jour d'avril 1944, le train pour l'enfer : AUCCHWITZ, BUCHENWALD, DORA et NORDHAUSEN. Autant d'arrêts dans les camps "mangeurs d'hommes" dont pourtant il réchappera.

Roger Postollec est né en 1908 dans la gare de Mûr de Bretagne. En 1936, "l'année des 40 heures", il entre à la S.N.C.F.

**"J'étais cégétiste, un des premiers à former le syndicat des garages. Je n'avais qu'un pas à faire pour entrer dans la Résistance".**

Au dépôt de Saint-Brieuc, il participe activement aux sabotages. Les chefs F.T.P. régionaux sont en relation avec des responsables interrégionaux. L'un d'eux établit des fiches. Sans le nom des militants, mais avec leurs caractéristiques et leurs "spécialités". **"Quand il a été arrêté, la police spéciale de Vichy n'a plus eu qu'à remonter la piste"**. Le 8 Août 1943, Roger est interpellé au cours d'une rafle monstre dans toute la Bretagne.

### " NOUS MOURRONS DE FAIM ET DE SOIF "

**"Condamné à perpétuité"**, sans procès, Roger est transféré à la prison de Rennes puis à Angoulême et enfin à Compiègne, "gare de triage", vers les camps de concentration. Toutes ses tentatives d'évasion ont avorté.

Le 27 Avril 1944, les détenus sont entassés à cent par wagon avec un quignon de pain chacun. **"En voiture pour l'Allemagne"**. Le 30 au soir, le convoi s'immobilise au camp d'Auschwitz-Birkenau sur lequel flotte une odeur de chair calcinée. **"Nous n'avions pas bu depuis longtemps. Des copains malades nous suppliaient de leur donner notre urine"**.

Tous poils rasés, désinfectés, Roger Postollec se voit tatouer au bras l'infamant matricule 186 263.

Les prisonniers sont-ils parvenus au terminus?

Non! le militant communiste Marcel Paul, futur ministre et un capitaine de l'armée française ont eu le courage d'aller protester auprès du commandement du camp. **"Notre convoi est arrivé ici par erreur, plaignent-ils. Et nous mourrons de faim et de soif"**. Contre toute attente, la requête est entendue. On leur sert un peu de soupe. **"Il était temps : le matin, je montais lécher la condensation qui s'était formée sous les tôles du block"**.

Le 12 Mai, 1638 détenus venant d'Auschwitz (17 morts depuis Compiègne) arrivent à Buchenwald. D'un enfer à l'autre! On n'y meurt pas dans une chambre à gaz mais à petit feu, de faim, d'épuisement, de mauvais traitements. Matricule 52 551, Roger casse des cailloux à la carrière sous les coups de schlaque. Avec pour tout potage un peu d'un liquide chaud baptisé "café" et un pain pour cinq ou six le matin, une soupe avec quelques rondelles de rutabaga ou de patates à midi et encore une soupe avec une patate le soir. **"La crotte n'est pas grosse!"**.

Début juin, alors que les Alliés débarquent en Normandie, Roger est envoyé à Dora, **"le camp mangeur d'hommes"**. Là, dans un tunnel malsain, long de 4 Km, on fabrique les armes secrètes du Reich, dont le fameux V2. **"Les prisonniers couchaient sur place, travaillaient jusqu'à l'épuisement. Le plus souvent, ils n'en sortaient que sur un chariot, morts ou mourants"**.

Roger quitte pourtant le tunnel debout, fin janvier, pour un autre bagne tout proche : l'usine Schmitt-Krantz de Nordhausen, toujours aussi mal nourri. Heureusement un Toulousain du S.T.O. lui rapporte des pelures de patate, et un ouvrier allemand cache sur sa machine, à l'insu des S.S., un gros morceau de pain avec des concombres.

### L'ESPOIR SEUL MAINTIENT EN VIE

Au printemps 1945, la faim ronge ces morts en sursis que

l'espoir seul maintient en vie. **"Les avions alliés passaient de plus en plus nombreux dans le ciel. On sentait que quelque chose allait arriver"**. Début avril, les détenus se réveillent sans gardiens. Les Alliés bombardent l'usine. **"Je suis parti avec quatre ou cinq gars"**.

La suite ressemble à une scène de l'Apocalypse : les soldats fous tirent sur tout ce qui bouge. Roger, qui a récupéré un pistolet sur un cadavre, abat un S.S. qui le menace. Les squelettes ambulants courent après les animaux échappés des fermes. Ils finissent par saigner un cochon, aussitôt cuit dans une maison incendiée. Un déporté meurt d'indigestion.

De la farine et du lait concentré trouvés dans un entrepôt de la S.S. peut leur permettre de tenir quelques jours. Mais il faut de l'eau. **"Au bord du réservoir, de l'autre côté de la voie ferrée, des cadavres de soldats allemands et un cheval qui agonise en agitant les jambes"**. Roger rapporte quand même de l'eau qu'il fait bouillir pour confectionner des beignets.

Quelques jours plus tard, passent les premiers chars américains. Mais Dora n'est effectivement libérée que le 8 avril. Le 21 seulement, les survivants sont acheminés par avion sanitaire vers Paris.

A l'hôtel Lutetia, Roger reçoit la visite de sa belle-soeur. **"Elle est tombée dans les pommes en me voyant"**. Le lendemain, après un repas chez elle, boulevard Saint-Michel, il gagne seul la gare Montparnasse par le métro et saute dans un train de prisonniers.

Il débarque à Saint-Brieuc, **"de bonne heure, le 23 avril"**, toujours très faible : **"Je suis tombé trois fois sur le derrière et entre la gare et ma maison, rue Jules Ferry, où j'ai retrouvé ma femme Louise, un bonheur!"**

Il lui faudra des années pour retrouver la paix intérieure : **"J'ai fait des cauchemars pendant longtemps et pourtant, j'ai une femme charmante"**.

## LA DÉPORTATION

# UN MEDECIN A BUCHENWALD

Le 28 avril 1945, deux semaines après la libération du camp, le docteur briochin Erling Hansen quitte Buchenwald. Pendant plus d'un an, avec de bien pauvres moyens, il a soulagé les souffrances de ses "copains" codétenus.

Erling Hansen est arrêté à 7 h00 du matin le 2 novembre 1943, place Saint-Michel à Saint-Brieuc. Médecin, il a fourni à nombre de jeunes des certificats de maladie, **"pour qu'ils échappent au S.T.O. Certains ont été trop bavards!"**.

Il arrive à Buchenwald le 24 janvier 1944. Pendant deux mois, il travaille à l'hôpital du camp, 400 malades. **"Des pneumonies, tuberculoses, avitaminoses, maladies de peau, abcès"**. Pour les soigner, **"pas grand-chose, du repos!"**. La mortalité est terrifiante. **"J'avais 30 ans, j'étais solide. Mais les vieux et les jeunes ne tenaient pas le coup"**. Il apprend son métier de médecin de camp : qui mettre au repos ? Combien de temps ? **"Les chefs S.S. râlaient parce qu'on gardait les gens trop longtemps"**.

### MAISON CLOSE CONTRE INFIRMERIE

Fin mars, il est renvoyé dans un Kommando. Composé de 600 détenus français, le kommando Martha rejoint une usine Junker pour fabriquer des ailes d'avion, à Mülhausen, petite ville à 100 Km de Buchenwald. Sur place, aucune infirmerie. Il doit s'installer dans un coin de l'usine.

Pourtant le commandant de Buchenwald lui avait promis, pour infirmerie, la maison du concierge. **"Quand je suis arrivé, c'était la maison close des S.S."**.

En juillet, après qu'il eut adressé un rapport à Buchenwald, le commandant du Kommando se voit forcer de lui restituer le local. Mais, **"j'ai eu chaud. Le commandant m'a menacé de me pendre devant les copains"**. Il se contentera de lui coller aux basques un surveillant S.S. En août, ce S.S. est remplacé par un brave homme, Friedrich Hartz, **"un instituteur qui avait fait trois mois de camp en 1933 pour socialisme. S'il portait les insignes S.S., il haïssait les nazis"**.

### UN KOMMANDO DE JUIVES

Le 13 septembre 1944 arrive un kommando de 600 juives polonaises et hongroises, venant d'Auschwitz. Elles devaient **"fabriquer des systèmes d'orlogerie de bombes à retardement"**. Erling Hansen est leur médecin. **"la première chose que m'ont demandé les S.S., c'était deux listes : les femmes enceintes (il y en avait neuf) et les incurables (elles étaient douze). Je savais ce qui les attendait. J'ai juré pouvoir guérir tout le monde et assuré qu'aucune n'était enceinte. Et j'ai conseillé aux filles de porter des vêtements amples"**.

Le 27 octobre, il est remplacé par une doctoresse hongroise. Elle aussi vient d'Auschwitz, très déprimée. **"Elle a fait là-bas deux tentatives de suicide : on avait tué devant elle ses parents et ses enfants. Je lui ai montré les filles et lui ai dit : 'Je tâche de les maintenir depuis leur arrivée. C'est à vous maintenant. Quand vous serez chez vous, vous pourrez penser au suicide. pas avant. Elle a tenu. Mais le 27 février 1945, mes femmes sont parties, en principe pour Hanovre. Je ne sais pas ce qu'elles sont devenues"**.

Naviguant entre deux kommandos, Erling Hansen, flanqué de son sous-off. SS. a traversé régulièrement Mülhausen, dans son

costume rayé bleu et blanc de détenu. **"Des jeunes me crachaient au visage. Mais tous les allemands n'étaient pas des brutes"**. Ainsi, un jour dans un tramway, une dame d'une cinquantaine d'années lui glisse une poire dans la main. Un autre jour, une commerçante lui offre une glace et une pomme.

**"Mon Hartz faisait du trafic avec une jeune mère de deux enfants : de la nourriture contre des cigarettes. Il me demande un jour si j'acceptais de soigner un petit gars en ville, ajoutant : 'Si on est arrêté, on risque d'être pendus"**. Hartz dégottait de temps en temps des légumes et des fruits pour les malades du docteur Hansen. Pas question de répondre non à sa demande. Ils y vont donc à l'heure du repas, quand les rues sont vides. Le gamin est plein de boutons. **"Ce n'était qu'une poussée d'urticaire"**. La mère offre le café. Erling Hansen en est bouleversé : **"une nappe, une tasse, du beurre, du pain blanc. Je n'avais pas vu ça depuis huit mois"**. Elle sort un gâteau destiné à ses enfants. Elle ne pouvait en faire qu'un seul par mois. **"Elle nous l'offre. On en a dévoré la moitié tout de suite. Elle m'a donné l'autre moitié. Je dois dire humblement que j'avais bien envie de le manger. Je l'ai donné à mes malades juives. Elles étaient bien plus à plaindre que moi"**.

### RETOUR AU CAMP

Les Alliés approchent. Le 2 avril, le Kommando est évacué. Retour à Buchenwald.

**"J'avais une douzaine de malades qui n'auraient pas pu faire 5 km à pied et il fallait en parcourir 100!"**. Le commandant menace : **"Pour ceux qui ne peuvent pas marcher, j'ai mon revolver"**.

La triste troupe se met en route, encadrée par des S.S. lourdement chargés de bagages. Au bout de 2 km, les plus malades faiblissent. Friedrich Hartz et Erling montent un baratin. **"Nous avons voulu faire croire que les détenus étaient décidés à se révolter. Ils auront des morts mais les S.S. sont tellement chargés qu'ils n'ont aucune chance. Je n'ai pas assisté à la conversation, mais 200 mètres plus loin, le commandant a réquisitionné un véhicule"**. Les S.S. y installent leurs bardas, et au-dessus, Erling Hansen fait allonger ses malades!

Le 2ème jour, un second véhicule est réquisitionné. Tous deux sont tirés par des équipes de 30 hommes qui se relayent. Le 3ème jour, près de Buchenwald, le commandant fait abandonner les voitures : **"Si on arrive avec ça, ils vont me pendre"**. La colonne de 600 détenus est donc à pied ... et entière : **"Un cas unique"**.

**Hartz me fait ses adieux, me disant : 'bientôt c'est moi qui aurai besoin de vous"**.

De fait, après la guerre, prisonnier dans les Vosges sous un régime sévère en raison de ses insignes S.S., **"il me lance un S.O.S"**. Erling Hansen intervient, témoigne. Son ancien gardien est libéré.

Mais auparavant, il lui a fallu s'acquitter d'une dernière mission : s'occuper des 800 invalides français de Buchenwald, qui lui avaient été confiés. **"Le camp a été libéré le 11 avril. Je suis parti le 28, dans les tous derniers"**.

# CONCOURS SCOLAIRE 2002

## LE THEME :

Rappelons que le thème retenu par le jury national est :

**Connaissance de la déportation : la production littéraire et artistique.**

Recherchez et analysez des témoignages et des documents de différente nature vous permettant d'approfondir vos connaissances sur l'histoire de la déportation et de la résistance dans les camps de concentration nazis.

En particulier, l'étude de productions littéraires et artistiques réalisées par des déportés durant ou après leur détention, ou par des non déportés, vous paraît-elle susceptible de contribuer à la transmission de la mémoire de ce qui constitue un crime contre la personne humaine ?

Sur la base de ce thème, les jurys départementaux détermineront des sujets plus spécifiques, qui permettront aux candidats de traiter un aspect ou un autre du thème général.

### CONGRES DEPARTEMENTAL DE L'A.N.A.C.R.

Samedi 16 Mars 2002 à Ploufragan

Salle Marcel -Paul

Inscriptions dès maintenant auprès de vos comités.

## A.N.A.C.R. : SAINT-BRIEUC

**Edouard QUEMPEL - Chevalier de la Légion d'Honneur -**

Le vendredi 9 Novembre 2001, notre camarade Edouard Quemper, adhérent de l'A.N.A.C.R. depuis toujours, Président de l'A.R.A.C. des Côtes d'Armor, ancien Maire Adjoint de St Briec, ancien Conseiller Général, ancien Conseiller Régional élu durant 42 ans, a été fait Chevalier de la Légion d'Honneur pour son action dans la Résistance.

Devant un parterre de plusieurs centaines de ses camarades, cette décoration lui fut remise par le Ministre des Transports et du Logement Jean-Claude Gayssot, qui fit le voyage Paris-St Briec A.R. dans le seul but d'honorer notre camarade.

Les grandes valeurs humaines de cet homme ont été soulignées par le Ministre et par Jeanine Tardivel, Maire de Ploufragan. La verve, la chaleur humaine, l'humour d'Edouard dans sa réponse déchaînèrent les acclamations de la foule présente.

Honneur à toi Edouard, tu nous a apporté un grand moment d'émotion et de bonheur.



Mme Jeanine Tardivel, Maire de Ploufragan, Edouard Quemper et Jean-Claude Gayssot.

Edouard Quemper vient de faire paraître un deuxième ouvrage "Prison pour une belle Marseillaise", qui peut-être commandé chez Edouard Quemper - 7, rue de Keralegan - 22560 TREBEURDEN.

## NOS CAMARADES DISPARUS

### ● BEGARD : Hélène MADIGOU

Le 13 octobre, Hélène Madigou, membre du Comité de Bégard de l'A.N.A.C.R. nous quittait, après des problèmes de santé qui l'affaiblissaient d'année en année.

Veuve à l'âge de 20 ans en 1940 de son premier époux (le sergent Louis Garel, blessé grièvement en Belgique le 16 mai et décédé à Maastricht le 9 septembre), Hélène se mit au service de la Résistance. Secrétaire de Mairie à Bégard, elle allait avec l'accord du Secrétaire Général Monsieur Kerbellec, participer activement à la lutte contre l'occupant.

Jusqu'à la libération du territoire français, elle assumera la fabrication de fausses cartes d'identité pour les résistants et réfractaires ; elle "détournera" des cartes d'alimentation, elle distribuera les tracts et journaux clandestins et camouflera chez elle des lots d'armes importants.

Son second mari, blessé grièvement lors de l'explosion de son char, décèdera plus tard des suites de ses blessures. Ils auront eu deux enfants Chantal et Roger, auxquels l'A.N.A.C.R. et les Amis de la Résistance des Côtes d'Armor, leurs présentent leurs plus sincères condoléances.



Lors des obsèques d'Hélène, Pierre Martin Président du Comité de Bégard de l'A.N.A.C.R. et du Comité Départemental des "Amis" a rappelé le rôle des femmes dans la Résistance : "Elles firent aussi bien que les hommes le travail qu'elles devaient accomplir, mais aussi accomplir des tâches qu'elles seules pouvaient faire".

### ● Alexandre LE MAT

Peu de jours après c'était Alexandre Le Mat qui nous quittait à son tour. Résidant à Trébeurden, Alexandre était à la fois membre des comités de Lannion et de Bégard (où il avait passé une grande partie de sa vie et où il était né). Les deux drapeaux étaient présents, ainsi

qu'une délégation bégarraise emmenée par François Kerlogot, Président Honoraire de l'A.N.A.C.R.

Yves Le Pierrès porte-drapeau et Pierre Martin Président des "Amis" des Côtes d'Armor.

Celui-ci rappela le courage, la volonté, la générosité, le rejet du fascisme de tous les combattants de l'ombre.

Les deux comités et les Amis de l'A.N.A.C.R. présentent aux enfants d'Alexandre et à toute sa famille leurs plus sincères condoléances.

### ● GOUAREC-CORLAY : Edouard LE LAY

Fidèle adhérent de l'A.N.A.C.R., Edouard Le Lay nous a quitté au mois de Mai 2001.

Engagé volontaire pour la durée de la guerre dans le 1er Régiment centre Bretagne, après avoir participé avec son groupe du maquis de Corlay à la libération de ce secteur.

### ● Daniel SOLEE

Daniel Solée nous a quitté à l'âge de 76 ans au mois d'août 2001. Employé à la S.N.C.F. comme chauffeur, c'est donc très jeune qu'il a commencé son engagement dans la Résistance avec ses camarades cheminots, en participant aux sabotages ainsi qu'à la Libération de Paris dans le 13ème arrondissement.

### ● Eugène PAUL

Eugène Paul était resté un fidèle adhérent de l'A.N.A.C.R. et de notre Comité Gouarec-Corlay, malgré la distance puisqu'il habitait à Dreux. Il nous a quitté au mois de Mai 2001. Dans la Résistance, il faisait partie du groupe de Laniscat- St Gelven avec lequel il a participé à toutes les actions de la libération de son secteur.

L'A.N.A.C.R. présente ses sincères condoléances aux familles.

## FRONT DE LORIENT HIVER 1944 - 1945

# PAUL AUFFRET SERGENT

## A LA 2ème Cie - 1er BATAILLON DU 71ème R.I.

### RACONTE ...

(suite du N° 117)

**Talhouët** - Talhouët était un lieu-dit, un petit hameau oublié par la guerre, à l'abri d'un bois, derrière un renflement de terrain lui assurant une protection relative. Une ou deux familles de paysans âgés, qui n'avaient pas voulu quitter leurs pauvres chaumières, continuaient à s'échiner dans des champs de maigre rapport pour en tirer de quoi survivre à longueur d'années.

Avec Jean F., Marcel G., François B., nous sommes entrés nous présenter et saluer les paysans. Pauvre mesure! La porte d'entrée, disjointe, avec un battant haut, un battant bas, une porte charretière, donnait directement sur l'unique pièce. Le sol était en terre battue. Il est possible qu'en été, les habitants y trouvaient une certaine fraîcheur, mais l'hiver, cette fraîcheur, à en juger par le maigre feu se consumant dans l'âtre, devenait une désagréable froidure. L'étroite fenêtre aux carreaux noircis par la fumée ne risquait pas de laisser le soleil y jeter un coup d'oeil. Deux ou trois poules effrontées picorait et se délestaient sur la terre battue sans paraître en éprouver le moindre remords. L'étable, contiguë à la pièce, abritait trois vaches à l'air placide que les paysans, pour les traire ou les envoyer aux champs, faisaient passer par la cuisine. Quand le froid arrivait, le haut de la porte restait ouvert, apportant un peu de chaleur aux deux pauvres vieux réfugiés dans leur lit clos. L'électricité n'était pas parvenue jusqu'à ce hameau déshérité, une lampe Pigeon leur tenait lieu de lampadaire. Dans toutes les tournées de ravitaillement que nous avons pu faire dans notre région durant l'occupation, jamais une telle misère ne nous était sautée aux yeux. Le fermier qui nous accueillait était très âgé, il n'avait déjà pas pris part à la guerre de 1914 - 1918 en raison de son âge.

Ces gens avaient une grande richesse de coeur. Ils nous ont fait assooir et une bouteille d'eau-de-vie de cidre s'est trouvée sur la table en un clin d'oeil. Je suppose qu'ils étaient heureux de voir un peu de monde, surtout de jeunes soldats de leur pays. Ils ne pouvaient offrir davantage. Quelques minutes plus tard, nous les avons laissés à leurs occupations et nous sommes partis à la recherche d'un endroit pas trop venté pour y cantonner.

Le lendemain, lorsque nous nous sommes levés, le cuisinier de la section, notre copain Dédé G., un gars de Ploufragan, se trouvait déjà devant la roulotte abritée sous un coin de hangar, au fond de la cour boueuse. Il préparait le café. Oh! C'était un alchimiste de première force, il n'avait pas son pareil pour transformer un mélange qu'il gardait secret, qui ferait frémir les ménagères, en un liquide de couleur noire ressemblant assez à l'arabica. En tout cas, aujourd'hui, il serait servi brûlant. Le couple de paysans, levés sans doute au petit matin, nous faisait de grands signes depuis la porte de leur logis. Ils nous invitaient à entrer pour boire tranquillement notre café. Avoir un cuisinier comme camarade était un privilège qui n'était pas donné à tout le monde et celui-là nous était précieux. Dédé nous avait refilé en douce un pain de l'armée américaine, un beau pain tout blanc, souple au toucher, qui nous rappelait celui des temps heureux. Ils en avaient de la chance les G.I.

Nous avons mis ce pain sur la table ainsi que la casserole contenant le café. "Gardez- donc ça pour vous, mes petits gars!". Ils se sont quand même attablés non sans que le patron posât sur la table la bouteille de calva - du réchauffant énergétique - la motte de beurre et supplément extraordinaire, une casserole de lait tout frais tiré. Sans être forts en calcul, nous nous rendions compte que ces gens nous donnaient plus qu'ils ne recevaient, peut-être aussi pensaient-ils que nous bousculions agréablement leur vie routinière et qu'ainsi les échanges s'équilibraient. Nous avons pris l'habitude de partager notre popote avec eux, ils nous parlaient de leur travail, rythmé par les saisons, mais aussi de leur solitude. Nous avons gardé d'eux un souvenir ému.

La veille du départ, nous avons improvisé une petite fête entre nous et nous avons découvert de fort belles voix. Le paysan assistait à la fête et lorsque les trois Espagnols de notre groupe se sont mis à chanter en chœur des chants de leur pays, il nous a dit qu'il ne comprenait rien au

breton parlé dans les Côtes du Nord! Nous lui avons expliqué l'itinéraire de nos compagnons, il était impressionné et admiratif.

**La discipline** et les corvées étaient réduites, nous en avions besoin. Il fallait qu'on oublie la guerre et ses dangers constants. Cependant, ainsi qu'au théâtre, même si le rideau était baissé, le bruitage se poursuivait derrière. Les salves éclatant dans la journée nous faisaient dire, selon l'endroit d'où elles paraissaient venir : "Tiens, c'est la 3ème qui prend!", "C'est encore la tête de pont qui déguste!". Et cela nous ennuyait davantage car c'était à nous d'y aller dans quelques jours.

Dans la journée, si rien ne nous retenait, nous partions à l'aventure, par petites bandes de copains et puisque nous étions dans l'infanterie, marcher ne nous faisait pas peur ...

Un après-midi, le brouillard est tombé d'un seul coup, précédant de bien peu la nuit. Où étions-nous? Un chemin de charroi nous a conduits sur une petite route communale. Nous avons suivi cette route pendant une demi-heure avant d'arriver dans un village. Nous avons frappé à la porte d'une grande bâtisse. Le maire nous a ouvert, surpris de voir des soldats frapper à sa porte à cette heure-là. "Rassurez-vous, dit le frangin, nous sommes bien des Français, même des Bretons, mais nous sommes égarés dans les champs et nous voudrions rejoindre notre unité". Des lieux dits Talhouët, il y en avait plusieurs, mais ils ont vite compris lequel nous intéressait, distant de plus de six kilomètres.

"Écoutez, nous dit le maire, il y a un moyen, suivez-moi!"

Nous l'avons suivi jusqu'à l'école communale située à une cinquantaine de mètres. Sous le préau, la lampe tempête qu'il tenait à la main a éclairé d'un seul coup une collection de cercueils tout neufs, entreposés là, pas trop loin du front, pas trop près non plus de peur d'impressionner défavorablement les troupes montant en ligne. "Qu'en dites-vous, nous a-t-il dit, vous n'êtes pas superstitieux?" Nous ne l'étions pas spécialement, mais nous avons compris qu'il nous proposait des couchettes à peu près à notre taille et toutes bordées. Pourquoi pas après tout! Nous sommes retournés chez lui chercher des bottes de paille que nous avons soigneusement arrangées dans les cercueils et après s'être souhaité bonne nuit, nous avons plongé dans un sommeil sans rêve.

**Sur la tête de pont** - Les montées en ligne étaient bien rodées, nous étions endurcis. La distance pour relier la tête de pont n'était pas considérable. André G., un servent de mitrailleur, était fiévreux et manquait de forces, nous avons réparti sa charge sur d'autres épaules pour lui permettre de ne pas trop se fatiguer. Nous sommes assez vite arrivés au bord de l'eau. A partir de cet endroit, il fallait faire très attention. Nous étions à découvert et même si le paysage était noyé dans un épais crachin et l'ennemi à une certaine distance, une salve de leurs 88 pouvait subitement s'abattre sur la file étirée qui montait en ligne. Le mauvais passage s'est effectué sans problème. Il était temps d'arriver, la compagnie que nous remplacions commençait à s'impatienter, j'imagine qu'ils devaient se poser des questions.

C'était des gars du bataillon de Guingamp et ils parlaient tous breton entre eux, ce qui n'était pas notre cas, à part quelques-uns venus des environs de Chatelaudren. Ils nous ont montré les gourbis, indiqué les mauvais passages, les endroits qu'ils avaient minés, puis ils nous ont souhaité bonne chance et se sont évanouis dans la nuit tombante, soulagés certainement de quitter les lieux. Ils avaient eu trois tués et cinq blessés durant leur séjour. Pourcentage, paraît-il fort honnête.

J'étais désigné avec mon groupe pour tenir deux postes. L'un au ras de la rivière bordant la route de Sainte-Hélène, l'autre un peu plus loin à droite de cette route qui formait un coude à cet endroit pour, ensuite, filer tout droit vers les positions allemandes à quelques centaines de mètres vers la ferme de Penhouët, je crois.

(à suivre)

# NE CHERCHEZ PLUS

*les clés de votre habitat*

LORIENT LARMOR-PLAGE PLOEMEUR QUÉV  
EN LORIENT LARMOR-PLAGE PLOEMEUR Q  
UÉVEN LORIENT LARMOR-PLAGE PLOEMEU  
R QUÉVEN LORIENT LARMOR-PLAGE PLOE  
MEUR QUÉVEN LORIENT LARMOR-PLAGE P  
LOEMEUR QUÉVEN LORIENT LARMOR-PLA  
GE PLOEMEUR QUÉVEN LORIENT LARMOR-  
PLAGE PLOEMEUR QUÉVEN LORIENT LARM  
OR-PLAGE PLOEMEUR QUÉVEN LORIENT L  
AD PLOEMEUR QUÉVEN LORIE  
PLOEMEUR QUÉVEN L  
PLAGE PLOEMEUR QUÉV  
-PLAGE PLOEMEUR Q  
LARMOR-PLAGE PLOEMEU  
LORIENT LARMOR-PLAGE PLO  
QUÉVEN LORIENT LARMOR- PLAGE  
PLOEMEUR QUÉVEN LORIENT LARMOR-PL  
AGE PLOEMEUR QUÉVEN LORIENT LARMO

**Votre pavillon  
et son terrain, ou  
votre appartement  
vous y attendent...**



21, rue Jules Legrand - 56100 LORIENT  
Téléphone 02 97 64 22 70

"AMI ENTENDS-TU"

- Rédaction - Maquettes - Photos : Jean MABIC
- Trésorerie - Administration : Denis GRENIER
- Fichier - Routage : Armand GUEGAN

PENSEZ A RENOUELER  
VOTRE ABONNEMENT  
A "AMI ENTENDS-TU"

S.A. EVENO Christian

Z.I. du Gallec

56270 PLOEMEUR - Tel. 02 97 37 48 63

TOUTES ISOLATIONS INTERIEUR/EXTERIEUR

FONCIA  
ATLANTIQUE

Cabinets Lorientais associés :  
Claude GREHAIGNE - SOGICOP

13-15, rue Auguste-Nayel  
56325 LORIENT cedex  
Tél. 02 97 21 26 75



Le Chêne d'Antan

Hervé DUCLOS

Maître Artisan Cuisinier  
TRAITEUR

Kermarec - 56240 BERNÉ  
Tél. 02 97 34 23 60



ONNO Bretagne

Siège Social, Services Commerciaux :

BP 52 - Route de Lorient  
56302 Pontivy cedex  
Tél. 02 97 25 06 30  
Télex Onno Ptiny 730 959+



Usines : Pontivy (Morbihan), Saint-Méen-le-Grand (Ille-et-Vilaine).

Directeur de la publication : ÉtienneCARDIET - Siège : 140, cité Salvador Allendé - 56100 LORIENT

Dépôt légal 1<sup>er</sup> Trimestre 1978 - Périodique inscrit à la CPPAP sous le N° 773 D 73 AC

Les  
Plus Belles  
Fleurs

INTERFLORA



**G. POIDEVINEAU**

12, place Alsace-Lorraine  
LORIENT

S.A.R.L. Succ.  
Tél. 02 97 21 05 56

**DUCLLOS** Fabrique d'escaliers bois  
MENUISERIE  
Z.A. de Berné  
56240 PLOUAY  
Tél. 02 97 34 20 06  
s.a.r.l. **FRÈRES**

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PROGRAMME  
DU

CONSEIL NATIONAL

DE LA  
RÉSISTANCE  
(C.N.R.)

DOCUMENT D'UN INTÉRÊT  
HISTORIQUE DISPONIBLE AU  
SIÈGE DE L'A.N.A.C.R.

Cité Allende - LORIENT

**Transports GOULIAS Frères**

LOCATION PELLETEUSES ET CHARGEURS

Rue Gérard Philippe - LANESTER - Tél. 02 97 76 16 54

LE RELAIS DE STRASBOURG  
SAINT-MARC - 56380 GUER

Grandes Salles pour :  
MARIAGES - BANQUETS  
SÉMINAIRES - RÉUNIONS

Tél. 02 97 22 02 07

**E R "AUX ARMÉES RÉUNIES"**  
A distribution

Articles pour militaires Vêtements de chasse  
Médailles - Décorations (Expéditions) et de pêche  
ARMURERIE Coutellerie  
Cadeaux

Remises au adhérents de L'A.N.A.C.R.  
13, Rue Fénélon LORIENT  
Tél. 02 97 21 10 19

Sur le Blavet, dans un site touristique de Bretagne

**HOTEL DE LA VALLÉE**  
CAFÉ - RESTAURANT - BAR  
CONFORT TERRASSE

**Bernard QUILLERE**

56 SAINT-NICOLAS-DES-EAUX - Tél. 02 97 51 81 04



**BRISSON**  
ASSURANCES  
TOUTES BRANCHES

*PARTICULIERS - ENTREPRISES - PLACEMENTS*

34, rue Lazare Carnot - LORIENT  
Tél. 02 97 21 07 71 - Télécopie 02 97 21 99 21